

Instant de liberté intérieure  
quand l'esprit s'ouvre & que  
l'univers infini est révélé  
& l'âme libre d'errer  
hébétée & confuse en quête  
ici & là de maîtres & puis d'amis.

JIM MORRISON

Vous ne pourrez pas trouver la vérité  
en la cherchant  
mais ceux qui l'ont trouvée  
sont ceux qui ont continué à la chercher.

BAYAZİD BASTÂMİ

Vent d'orient



## I. Transaero<sup>1</sup>

Me voilà! L'escalator qui débouche dans la gare de Pavelets commence à se déplier, et sur ce ruban plat, les passagers émergeant des entrailles du métro apparaissent tout à coup un par un. Ce tapis qui ressemble à une piste de course, c'est le début de la route infinie qui m'attend. À vrai dire, il y a bien longtemps que je n'ai pas ressenti le vide de l'inconnu qui accompagne tout voyage à son commencement – il s'enrichit ensuite d'un tas de choses auxquelles on finit par s'habituer et qui donnent peu à peu l'impression d'un certain confort. Mais pour l'instant, à cet instant du *début*, il y a un tel tohu-bohu dans ma tête que je perçois comme un somnambule le lacet dénoué qui fouette ma chaussure. Les détails habituels de la station du métro me semblent bizarres. Je suis complètement hébété. Je marche vers la sortie, en regardant au passage devant les caisses la foule des gens qui viennent d'arriver de différentes villes par le train. Pour aller dans Moscou, ils doivent tous acheter des tickets de métro, et il n'y a qu'une seule caisse qui marche. Sur leur visage se lit l'amertume de ceux qui sont livrés à leur sort dans une grande ville. Je n'aimerais pas être à leur place dans la queue, avec tous les sacs, les ballots, les enfants et les mentons mal rasés.

J'ai hâte de quitter ma ville, mes habitudes, j'avance presque à tâtons, cherchant une voie vers le dehors, vers le monde. Un

1. Nom de la première compagnie aérienne privée russe, qui a existé de 1991 à 2015. [NDT]

jour, il y a longtemps, j'ai inventé, j'ai rêvé, j'ai foulé une île, l'île lointaine de Kalgouev, dans le Grand Nord, dans la mer de Barents, devenue mon refuge intérieur dans un monde qui avait soudain changé et qui, me semblait-il, vacillait sur ses bases. L'histoire de ce voyage qui s'était étendu sur dix ans, je l'ai écrite en détail dans *Éloge des voyages insensés*. Maintenant je suis à nouveau malade. Et bien plus encore. Ni mon île, ni ma maison, ma petite maison dans les sapins confortablement aménagée et parfaite pour écrire, ne peuvent plus me servir de refuge. Je sens l'angoisse monter. Le monde ne tourne pas rond – et j'y suis moi-même peu adapté. C'est pourquoi ce nouveau voyage, à la différence de l'autre – le premier – qui avait été finalement réussi, n'est pas une tentative pour fuir le cauchemar de la réalité, pour reprendre des forces et retrouver une certaine poésie hors du monde familial, mais la volonté de regarder la réalité en face. Entrer dans le monde sans illusions. Comprendre sans peur ce qui se passe vraiment. Construire mon propre jugement. Tels sont donc, en quelque sorte, les préalables. Quant à ce que je vais découvrir et ce que j'en tirerai – impossible de le prévoir. Comme jadis le héros des contes russes, je me mets en route toujours avec la même formule : *Va je ne sais où, rapporte je ne sais quoi...*

Une fois passé les tourniquets, j'arrive sur le quai où se trouve, prêt à démarrer, l'Aeroexpress rouge avec ses longues stries. Je choisis un siège confortable dans le sens de la marche. Je sors mes lunettes. À quarante-neuf ans, on doit quand même se résigner à avoir des problèmes de vue, même si l'on n'accepte pas son âge et que la jeunesse proteste encore en nous. Vous vous demandez : et pourquoi proteste-t-elle ? Je réponds : je n'ai sans doute pas su trouver de métaphore du Chemin autre que le voyage. Pourquoi ai-je cherché la métaphore et non pas le Chemin ? Peut-être est-ce précisément pour pouvoir me poser cette question que j'ai en fait entrepris tout cela. Mais pour commencer j'avais vraiment besoin de jeunesse, et même d'une certaine immaturité, d'être un petit garçon qui

demande tout le temps pourquoi, se montre curieux, aventureux. Il fallait que j'aille me fourrer dans une situation infernale pour qu'émergent les questions et les réponses essentielles. J'estime par-dessus tout les vérités qui viennent de l'expérience. Certains pour comprendre ce qui se passe se contentent des journaux frais avec le café du matin mais... Je ne veux pas dire que la réponse que je recevrai au bout de ce voyage sera meilleure ou plus complète que celle des journaux, simplement elle se trouve... disons, dans une autre dimension. Elle est du ressort de l'expérience personnelle. Une expérience que je pressens décisive, puisqu'une fois encore, je me suis décidé à tenter la transformation alchimique de l'espace en mots. La Caspienne. La politique n'a rien à voir là-dedans même si ce sont justement des politiciens qui les premiers se sont intéressés à cette région : depuis que des gisements de gaz et de pétrole y ont été découverts, qui dépassent en volume ceux de tous les pays du golfe Persique, le « Grand Jeu<sup>1</sup> » a repris du service avec une nouvelle intensité, une nouvelle folie, autour des matières premières. Et je sens nettement que se cristallise autour de la Caspienne une tension incroyable. Si le monde se laisse entraîner à son « grand jeu », cet espace va tout simplement voler en éclats. Et tout sera foutu.

Que peut bien opposer un individu à cela? On peut, par exemple, penser l'espace du voyage comme un modèle réduit du monde. Un monde qui aujourd'hui est presque arrivé à former un tout, mais qui, dans les derniers instants précédant cette unité salvatrice, traverse une phase de morcellement intense, d'indifférence, de haine fondée sur le sang, la religion ou des intérêts mesquins et égoïstes. S'il en est ainsi, ma tâche est alors, une fois encore, comme un astronaute, de me poser

1. « *The Great Game* », expression popularisée par le roman de Rudyard Kipling *Kim*, qui désigne la lutte d'influence en Asie centrale entre l'Empire britannique et l'Empire russe au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>.  
[NDT]

à la surface de cette planète inconnue, de découvrir ses habitants, d'entrer en contact avec eux, d'apprendre à distinguer les odeurs et les couleurs, d'appréhender la matière du vivant et l'aspérité des minéraux, de trouver les portes d'entrée d'autres systèmes de valeurs (l'Islam) et de leur ouvrir l'accès à mon ordinateur, sur le disque dur duquel est enregistrée une information précieuse d'un tout autre type. Et dans l'idéal, il suffit de s'imprégner tranquillement d'impressions, de converser, de nouer des amitiés, de vivre pour, finalement, parvenir à avoir une vue non politique, non simpliste, de la situation. Car celle-ci est constituée d'un nombre infini de facteurs différents, de destinées différentes, de conceptions différentes du présent et du futur que nous ne sommes en capacité ni d'imaginer, ni de définir tant que nous en sommes loin, tant que nous ne les avons pas touchées du doigt. Il faut voyager pour connaître les petites choses. C'est dans cette connaissance que nous exerçons notre liberté et que nous pouvons nous faire notre propre avis sur le monde. J'aimerais de tout cœur que ce livre n'ait pas qu'un seul auteur mais plusieurs : un Russe, un Européen, un Américain, un Iranien, un Daghestanais, un Turkmène, un Kazakh. Nous verrions alors l'espace de la Caspienne de différents points de vue, de l'intérieur de différentes langues, de différents auteurs. Et peut-être qu'alors tous ensemble nous arriverions à desserrer l'étreinte de cette tension stérile qui paralyse aujourd'hui notre « vie intérieure » pour, dans un sursaut spirituel, accéder enfin à l'universel...

Parfois il me semble que je ne vais pas réussir à trouver la force de faire ce voyage. Ni le courage. Et à quarante-neuf ans, je ne peux compter que sur moi-même. Mais ça y est : la décision est prise, le train s'est ébranlé, le voyage a commencé...

Voici tout ce dont je dispose. Le nom d'un hôtel où l'on m'a réservé une chambre, et quelques numéros de téléphone. Alla, souligné deux fois. C'est le secrétaire de rédaction du magazine *Bakou* à Moscou. Il est édité sous le patronage du fonds Heydar Aliyev, c'est-à-dire de la famille présidentielle. Alla

démêlera n'importe quelle situation si j'ai des ennuis sur place. Et puis : Emil Khalilov, revue *YOL*, excellent photographe, journaliste, voyageur et homme de qualité.

Ce qui m'intéresse :

Le jazzman Vaqif Mustafazadə.

Qobustan (!).

La steppe du Shirvan.

Le parc national de Hirkan.

Les champs de pétrole d'Abşeron. *Pas la peine de montrer que tu veux y aller. Cela n'est pas conseillé.*

L'express a démarré en douceur.

Je regarde par la fenêtre ce paysage des alentours de la gare que je connais depuis longtemps, la neige sale légèrement affaissée. Au bout de dix minutes, les contrôleurs passent dans le wagon et compostent mon billet. Encore dix minutes et les hôtesses apparaissent dans leur costume de marque avec leur chariot et proposent les journaux du jour, du champagne et du chocolat.

Je me souviens très bien de l'époque où l'aéroport de Domodedovo était desservi par un banal tortillard de banlieue qui grondait comme un train blindé et qui, de surcroît, s'arrêtait dans toutes les petites gares. Après le virage pour l'aéroport (station « Cosmos »), des Tsiganes apparaissaient dans le wagon et proposaient avec insistance de dire la bonne aventure. Les personnes aux nerfs fragiles tentaient avant de prendre l'avion d'amadouer ces pythies paresseuses mais hargneuses qui d'un « billet bleu » (cinq roubles), qui d'un « billet rouge » (dix roubles).

Désormais les écrans au plafond du wagon montraient un film sur les merveilles du monde – quelque part dans les eaux sombres du Pacifique nageaient lentement des tortues marines géantes. Tout avait tellement changé en dix-neuf ans. Un instant à l'échelle de l'Histoire.

Un instant durant lequel toute une époque avait pris fin.

En apparence, tout a même changé pour le mieux. Mais le ravalement de la façade a été accompagné d'une invisible catastrophe intérieure. Comme si, une fois que l'ordre communiste s'était effondré, « tout était permis ». Presque comme chez Dostoïevski : « Si Dieu n'existe pas, alors tout est permis. » Mais il n'y avait pas de Dieu. En tout cas, pour la plupart des gens. Eh bien quoi alors ? Pourquoi la chute de l'Union soviétique a-t-elle entraîné un naufrage humain aussi incroyable ? Les gens ne croient plus à la justice ? Mais il n'y avait pas de justice non plus. Il n'y avait pas de justice, mais on croyait en la vérité. Et l'on considérait qu'il fallait vivre en se conformant à cette « vérité ». Vous pouvez me croire sur parole. Et ce que les gens n'imaginaient absolument pas, c'est que, grosso modo dix années plus tard, ils n'en auraient strictement plus rien à faire de cette vérité.

Cela n'a pas pardonné.

Il y a là matière à plus ample réflexion.

Mais pas maintenant.

Maintenant je dois m'apprêter au voyage, me calmer, regarder par la fenêtre, je suppose... Neige. Briques grises des garages le long de la ligne de chemin de fer. Corbeaux sur les branches nues des peupliers... Non, ça ne va pas...

Dernier souvenir radieux du matin : ma compagne, Olga, s'apprêtant à partir au travail. Je viens de sortir de la salle de bains après m'être lavé les dents.

— Écoute, lui dis-je en guise d'adieu, aujourd'hui, c'est le premier jour du printemps.

En retour elle sourit, mais non sans une certaine distraction, et sans quitter ce sourire distrait, presque implorant, elle me serre tout à coup avec fougue dans ses bras. Et quand je l'attire contre moi, elle fourre le nez sous mon aisselle comme

si elle voulait garder mon odeur pendant toute la durée de mon absence. Puis, après un petit silence, elle dit :

— Bonne chance...

Et elle ferme la porte et me plante là.

Bon... moi aussi, il faut que je tienne le coup.

Cette histoire ne date pas d'hier et, pour sûr, ne finira pas demain. Et j'ignore tout de ce qui m'attend. J'ai misé un peu trop gros. De ce voyage en dépendent d'autres qui me permettront de mener à son terme ce projet lancé il y a déjà longtemps. D'essayer de comprendre ce monde nouveau, ce monde fou qui a perdu la boule. Ce n'est pas si simple. J'ai des habitudes, des préférences, depuis longtemps constituées. Et il est bien possible que ce voyage m'ébranle à tel point que j'y laisse des plumes. Mais parfois, on a une envie irrésistible d'aller tout au bout et de regarder ce qu'il y a après... L'amour? La mort? Je n'en sais rien. Ou bien une chance de comprendre d'une façon renouvelée et soi-même et le monde? Je n'en sais rien non plus. Je ne demanderai pas au lecteur de prendre ce risque. C'est moi qui en ferai l'expérience sur moi-même. Maintenant, alors que notre express approche de l'aéroport, je n'ai qu'une réserve à émettre, mais de taille : je ne suis pas le héros de ce récit, mais j'en suis l'auteur.

Je ne vais pas décrire l'aéroport actuel dans toute sa splendeur : c'est un lieu où l'on perçoit avec une acuité particulière l'ampleur et l'impersonnalité, et même pour ainsi dire la physiologie du processus mondial de transport d'humains. Quand on te passe aux rayons pour le contrôle et qu'on te fait enlever la ceinture de ton pantalon, comme quelqu'un que l'on vient d'arrêter et que l'on suspecte de vouloir s'enfuir, des dizaines d'hommes retirent leur ceinture en même temps que toi, des dizaines de femmes ôtent leurs chaussures, et pourtant, tous vont prendre leur avion, s'envoler et se disperser comme des aigrettes de pissenlit dans différents pays. Des centaines voire des milliers de gens sont assis sur les sièges en plastique, ou bien, debout devant les baies vitrées, fixent d'un regard

vide la piste d'atterrissage. Des centaines voire des milliers de gens mâchonnent des saucisses, boivent du café, cherchent les toilettes, font la queue, achètent des piles, de l'aspirine, des journaux, montent ou descendent sur les escalators, nourrissent leurs enfants et leur nettoient les fesses, sourient, bavardent, dorment. Et encore des centaines s'ennuient et flânent dans les boutiques, regardent d'absurdes souvenirs, achètent des coffrets beauté à offrir ou de l'alcool.

C'est ici qu'il y a vingt-cinq ans avaient commencé mes errances. L'aéroport de Domodedovo n'était alors pas international. Il n'avait rien de chic. Et – s'il faut en venir là – pas le moindre lieu d'aisances. J'y ai pris froid sur une dent alors que j'attendais d'embarquer pour le vol Moscou – Petropavlovsk-Kamtchatski, dans un pavillon en construction qui sentait le ciment frais. Je me souviens que j'ai eu un gros coup de mou quand, dans la queue pour l'embarquement, j'ai vu sur le bras hâlé d'un autre passager un tatouage obscène de marin. J'ai regardé ses yeux joyeux, cruels, et j'ai compris qu'il suffira que je m'arrache de cette terre pour qu'il ne reste autour de moi plus rien de familier. Je serai entouré d'étrangers, d'inconnus, et peut-être me retrouverai-je dans des situations dangereuses. « ... Je t'apprendrai à bouffer des serpents... », c'est la première phrase que j'ai entendue dans l'autobus à Petropavlovsk. Bizarre. Il n'y a pas de serpents au Kamtchatka.

La globalisation actuelle a effacé les différences entre les pays et les continents, en tout cas, pour ce qui est de l'apparence des aéroports. J'ai cherché le vol pour Bakou sur le tableau *departure* et je me suis dirigé vers les comptoirs d'enregistrement. Une queue s'était formée juste devant. Il y avait là quelque chose de curieux. D'intrigant. Ah, oui! Tous ceux qui se trouvaient dans la queue étaient habillés en noir. Mon anorak vert sembla pâlir tout à coup et presque s'effacer devant cette masse noire triomphante. Et puis, enregar-

dant les gens, j'ai remarqué que le fait d'avoir des costumes de la même couleur ne semblait pas les déranger, mais plutôt, d'une certaine façon, les rassurer. Noirs étaient les manteaux, pelisses, chapeaux, casquettes, vestes, chemises, foulards. Sans parler des chaussures noires à bout pointu qui semblaient être un accessoire indispensable pour faire partie du groupe. Le moindre étranger dans mon genre était – sur fond noir – instantanément repéré : je distinguai ensuite une ou deux taches de couleur qui, comme moi, étaient écrasées par le noir, mais, comme moi, les porteurs de couleur étaient des étrangers munis de passeports russes. La seconde caractéristique de cette foule, c'est qu'elle était *lourde*. Il y avait un nombre invraisemblable de bagages sur les caddies. Me représentant la lenteur avec laquelle allait avancer cette grosse chenille, je me dirigeai d'un pas assuré vers l'espace vide de la business class, décochant mon plus beau sourire à la jeune femme derrière le comptoir :

— Puisque vous avez l'air de vous ennuyer un petit peu, si on regardait ce que dit ce passeport? fis-je, en mettant le plus possible de charme dans chacun de mes mots, appuyé sur le comptoir.

— Mais c'est que nous avons un billet en classe économique, rétorqua sèchement la jeune femme en faisant claquer son clavier.

— Et qu'est-ce qui vous empêche de nous l'enregistrer tout de suite? dis-je en souriant.

— Je ne sers que la business class.

Il y avait quelque chose qui ne marchait plus. Quelque chose dans ma vision du monde qui ne collait plus. Quelque chose qui était dépassé. Jadis il suffisait d'un sourire à n'importe quelle fille pour ouvrir les portes. Maintenant un sourire ne valait plus rien. L'ordre triomphait.

C'était vexant. Les gens dans la queue avaient vu mon manège raté, il ne me restait plus qu'à y retourner, en tout dernier. Et doucement... la foule m'entoura et m'entraîna, en me berçant de son parler doux à l'accent typique. Puis le russe

fut émaillé de plus en plus de mots turcs, les femmes enlevèrent leurs pelisses et les enfouirent dans leurs valises, se préparant au printemps de Bakou, les hommes riaient en montrant leurs dents en or et en agitant leurs bagues précieuses, les caddies avancèrent, les valises furent emportées par le tapis de la ligne de convoiement et, moins de quinze minutes plus tard, j'avais mon billet en main et j'étais, cette fois totalement, prêt à plonger dans l'inconnu.

Ensuite tout se déroula comme il est de mise. Décollage, atterrissage. Et quatre heures entre les deux.

Une des aventures les plus étonnantes qui me soient arrivées dans la vie est mon voyage dans le delta de la Volga, en septembre 1999. Vous voyez ce que c'est, le delta de la Volga? Ce sont des jungles que l'on ne peut pénétrer qu'en bateau sur des bras d'eau étouffants ou des chenaux pleins de vase, c'est le pays infini des oiseaux éparpillé sur de petits îlots de terre sèche noyés dans la végétation. Soleil, chaleur : fleurs roses de lotus en bouton ressemblant à des seins de jeunes filles et troncs de saules séculaires brisés, sommeillant au grand jour et exhibant leurs nids de guêpes desséchés. Murmure sec des forêts de joncs, arbres carbonisés par la foudre, monde sans cesse changeant d'éclats et de reflets, de nuances de bleu et de vert chatoyant dans le miroir liquide de l'eau, gouffre étoilé, dédoublé par le même miroir au ruissellement immobile, bourrasques venues des hautes eaux et, enfin, s'ouvrant au regard à travers les forteresses de roseaux, l'espace jaune, infini, sillonné par le vent de la « mer des steppes » : la Caspienne.

Je ne sais pas pourquoi, mais les espaces sauvages, intacts, ayant échappé aux hommes me bouleversent et m'exaltent. Là, dans le delta, j'ai senti sur moi le souffle brûlant des déserts lointains où dorment les ruines des villes anéanties par Alexandre le Grand et Gengis Khan. Un instant d'hallucination – l'odeur des lotus se confondant avec celle des roses – et toute la poésie

persane était là. Le feutre usé du lit du vieux gardien d'un brandwacht<sup>1</sup> m'évoquait les haillons des derviches soufis... Bref, je commençais à délirer.

Je me résolus à grand-peine à rentrer à Moscou.

À l'époque, un seul voyage aux Solovki avait suffi pour enclencher une histoire plutôt tumultueuse de dix ans avec le Grand Nord, qui a fini par donner naissance à l'*Éloge des voyages insensés*. En 1999, il était déjà écrit, mais pas encore publié, mis à part quelques extraits dans des revues. J'étais libre pour de nouvelles amours, prêt à m'ouvrir à des sens nouveaux...

À l'époque, la vague migratoire n'avait pas encore eu lieu. À l'époque, l'Asie centrale – justement parce qu'elle s'était séparée de la Russie – se mit pour la première fois à me préoccuper, à m'intriguer. Les destinées d'Ulugh Beg<sup>2</sup> et d'Ibn Sina<sup>3</sup> me semblaient de gracieuses et dramatiques arabesques à la façon de Borges. Je passai tout l'hiver 1999-2000 dans la bibliothèque à dévorer des ouvrages sur l'histoire et la géographie de l'Asie centrale, sentant avec un grand enthousiasme et une angoisse diffuse l'espace de la Caspienne se gonfler encore et encore, jusqu'à attirer et agréger dans une même sphère historique non seulement les zones côtières,

1. Bateaux de garde, amarrés dans le delta de la Volga, qui ont été introduits au temps de Pierre le Grand. À l'époque soviétique, on désignait ainsi des pontons flottants mais amarrés à la berge, dotés d'une cahute pour le garde « chargé de surveiller les réserves de poissons ». J'ai moi-même vu un de ces brandwachts, avec son vieux gardien, qui finissait ses jours dans le sommeil du delta de la Volga.
2. Ulugh Beg Muhammad Taraghay (1394-1449), petit-fils de Tamerlan, célèbre mathématicien et astronome, gouverneur de Samarkand, où il fit construire un observatoire. Il fut banni de la ville et assassiné sur ordre de son fils. Il est enseveli dans le mausolée des Timourides avec sa propre tête entre les mains.
3. Ibn Sina, ou Avicenne (980-1037), philosophe du Khorezm, musicien, médecin d'une importance comparable à celle des plus grands de l'histoire (Hippocrate, Galien). Son *Canon*, ou *Livre des lois médicales*, eut une influence considérable sur la médecine dans le monde entier.

mais aussi des régions entières, tout à fait séparées les unes des autres : Boukhara et Hérat, l'Inde et le Caucase, la Mésopotamie et la Khazarie, avec lesquels la Caspienne s'avérait reliée par de solides liens commerciaux et culturels, idéologiques et spirituels et, je le répète, des circonstances d'une histoire commune, ignorée de la plupart d'entre nous. Pourtant, cette histoire n'était pas moins dépourvue de tensions que celle de l'Europe que nous avons, elle, abondamment étudiée à l'école et à l'université et à laquelle était rattachée l'histoire de la Russie, certes, en tant que discipline à part, mais indissolublement liée.

Quand j'avais fui dans le Grand Nord, sur mon île, les républiques d'Asie centrale faisaient encore partie de l'Union soviétique. Et même si ces régions m'avaient toujours semblé un peu étranges, je n'aurais pas pour autant affirmé à l'époque que, plutôt qu'au pays des Soviets, elles appartenaient à la sphère du monde islamique, qui s'étend du Movaraunahr<sup>1</sup> au Maghreb. Je compris avec horreur que ma méthode d'« apprivoisement » de l'espace, qui ne m'avait pas trop mal réussi pour le Grand Nord, serait impossible à mettre en œuvre sur un territoire aussi gigantesque. Là-bas il s'agissait d'une petite île qui semblait spécialement conçue pour qu'on vienne s'y abriter de toutes les vicissitudes de l'histoire en cours. Et là...

Les dédales des chroniques antiques et moyenâgeuses s'entrelaçaient, comme la calligraphie arabe, avec l'actuel « déluge de feu » de l'histoire immédiate...

Cela me faisait peur. Mais ce n'était pas le plus important. Je me souviens de l'instant – cela eut lieu en un instant, je vous l'assure! – où dans ma tête s'assemblèrent les mots « Géographie totale de la Caspienne ».

1. Movaraunahr (en français la Transoxiane) désigne « le pays au-delà du fleuve », c'est-à-dire la rive droite de l'Amou-Daria (l'ancien Oxus), où se trouve l'actuel Ouzbékistan.